

Mettre à l'honneur la littérature d'un pays : tel est l'objectif des « Belles Etrangères », une manifestation organisée par le ministère de la culture et consacrée cette année à la Colombie. Un choix qui dessine les contours d'une création féconde s'émancipant de l'héritage de Gabriel García Márquez. Au programme jusqu'au 20 novembre, lectures et rencontres avec douze auteurs

Colombie, la libération par l'humour

Loin de l'ombre écrasante des pères

La vitalité de la littérature colombienne n'est pas une surprise, et la liste établie pour les « Belles Etrangères » (à laquelle il manque probablement Laura Restrepo, qui a décliné l'invitation pour cause d'écriture) donne une impression fidèle de sa capacité à s'exporter, qu'il s'agisse de Fernando Vallejo, Santiago Gamba, Juan Gabriel Vasquez ou d'Antonio Caballero, auteur d'*Un mal sans remède* (Belmond, 2009). D'après ce dernier, né en 1945 et par ailleurs journaliste reconnu, « il y a toujours eu une vie littéraire en Colombie. Les généraux de l'indépendance étaient des écrivains, ils ne faisaient pas que des constitutions, mais des poèmes, des articles, des traductions de Virgile. C'était assez étonnant ».

Témoignage de cette histoire, la poésie est toujours très importante dans la vie colombienne, avec ses festivals et ses lectures rencontrant un vif succès populaire.

Caballero constate que, dans son pays, « tout le monde écrit des poèmes – sauf [lui]. Mais surtout, tout le monde en lit, et d'autres vivants. La poésie est très prestigieuse, encore ». Depuis quelques années, pourtant, avec l'arrivée en nombre des maisons d'édition espagnoles, le roman progresse, indéniablement. Peut-être aussi indirectement à cause du règne finissant de Gabriel García Márquez, Prix Nobel de littérature en 1982. Aujourd'hui âgés de 83 ans et 87 ans, García Márquez et Alvaro Mutis ne participent pas aux « Belles Etrangères ».

« On réagit en riant »

Ainsi, pour Antonio Ungar, jeune romancier né en 1974 (*Les Oreilles du loup*, Les Allusifs, 2008 – un autre texte est attendu en 2011), « la génération précédente écrivait pour ou contre García Márquez. C'était un peu le père au sens pluriel du grand-père. C'est comme un vieux monsieur qu'on écoute, un classique, comme Faulkner, Hemingway ou Borges. Il n'y a pas le même enjeu, nous sommes beaucoup plus libres, y compris politiquement ». Antonio Caballero le confirme : « García Márquez est très lu, très respecté, mais il n'a plus le même ascendant. Aujourd'hui, les influences sont beaucoup plus mélangées, et pas seulement en langue espagnole. Chacun fait un peu ce qu'il veut. »

De cet apparent foisonnement desordonné, Ungar dégage une constante : « Le mélange de la comédie et de la tragédie. On réagit en riant à la violence et au malheur – c'est très colombien. Tout se prête à la comédie et à l'humour noir. » A l'instar de certains écrivains britanniques, qui lui rappellent un esprit propre aux habitants de Bogota : « Nous sommes isolés en altitude, un peu antipathiques, et il pleut tous les jours. Au début du siècle dernier, les classes aisées de la ville ont d'ailleurs bâti des quartiers entiers sur le modèle de Londres. » Aujourd'hui, le visage de la ville s'apprête à changer encore. « Avec l'envolée démographique de Bogota et les mouvements de population dans le pays, quelque chose d'autre, une autre culture, est en train de se construire. » ■

N. C. A.

Le programme complet des « Belles Etrangères » est consultable sur

La déferlante Tomás González

À u palmarès des musiques de relaxation, on ne compte plus les enregistrements de la mer. Son roulement ininterrompu paaise et repose, dit-on. A lire ce livre, on penserait plutôt l'inverse. En effet, érodés, épuisés et rongés par le bruit des vagues se brisant, « de loin en loin, comme la respiration d'un animal endormi », ses deux personnages principaux se noient au rythme de l'onde et d'une langue laconique. D'une pureté trompeuse, ce roman de Tomás González est indéniablement la révélation de ces « Belles Etrangères » dédiées cette année à la littérature colombienne.

L'intrigue est a priori sans prétention : un jeune couple de Medellín abandonne sa vie de bohème fortunée, de fêtes, d'alcool et d'intrigues intellectuelles un peu minables, pour s'installer sur la côte, en lisière de la forêt, au nord de la Colombie. Pour J et Elena, il s'agit avant tout d'un retour à la nature. Il s'agit aussi de vivre le plus harmonieusement possible du produit de leur domaine. Mais les démons ne sont pas moins acharnés dans un décor de paradis, on s'en doute.

Premier roman, Au commencement était la mer a été publié en 1983 par un ancien étudiant en phi-

losophie devenu barman dans une discothèque de Bogota. Il sera suivi d'une demi-douzaine d'autres textes jusqu'au très réussi *Abraham entre banditos* (Alfaguara) en août. Tomás González, né en 1950 à Medellín, longtemps journaliste et traducteur aux États-Unis à Miami et à New York, n'a connu qu'une reconnaissance tardive au début des années 2000, d'abord traduit en allemand.

Au commencement était la mer
(Primerio estaba el mar)
de Tomás González

Traduit de l'espagnol (colombien) par Delphine Valentin, Carnets Nord, 222 p., 17 €.

Inspiré d'une histoire vraie, son livre est d'abord la chronique d'une violence assoupie, qu'exsudent continuellement la mer et la forêt. Le retour à la nature (ève par J, et Elena est marqué par le battement régulier d'une vie rendue à sa sauvagerie originelle dans un Eden de cauchemar. Au bord d'une mer qui « dégage des relents putrides de vie ou de mort, comme si c'était ici qu'elle se dominaient rendez-vous », les hommes traversent un quotidien

animal, livrés à quelques pulsions : sexe, alcool, colère. Ou pour le dire autrement : « L'éternel retour des mêmes asticots, de la même merde, du même Adam. »

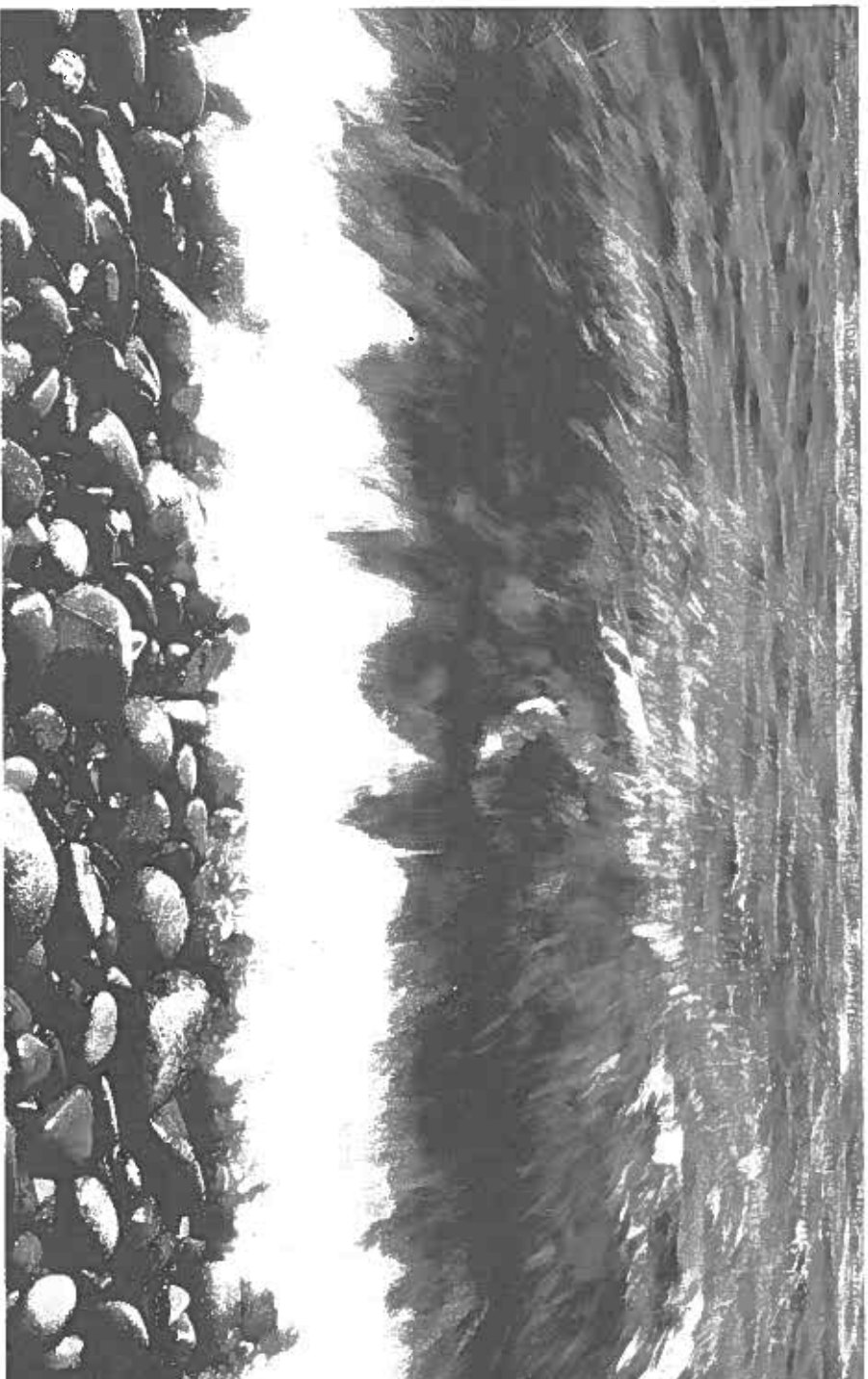
Le couple se décompose progressivement sous l'effet des pluies, de la chaleur, de la crasse et des catastrophes. Autant Elena résiste à la régression intellectuelle et physique imposée par le paysage, autant J, s'y complait. Les consolations dérisoires d'une vie de glaise l'emportent sur la raison, sur son éducation et sur la malle de livres qu'il a emportée avec lui. Un vitalisme obscur et flou le pousse à accepter la violence et la brutalité jusqu'à la mort. Et son projet, qui « n'avait d'autres prétentions que de profiter de la mer, avec un bon petit canot pour pêcher et naviguer, quelques vaches et des poules », devient un enfer.

Le tour de force de la narration, cependant, est d'inscrire chaque moment de sa tragédie dans une clarté inquiétante, chaque mot invitant à un vertige de significations. L'enfer et le paradis sont intimement mêlés, dès la première page. La damnation inéluctable de ses protagonistes n'empêche pas l'espoir, ni même la rédemption. En très peu de phrases, avec des per-

sonnages souvent désincarnés à l'extrême, le texte de Tomás González somme pourant juste – diablement juste. La poésie de sa langue concise s'explique par le rythme métronomique de sa construction et un remarquable sens du détail. Une comparaison – « elle dégageait un souffle sensuel, comme les effluves d'un marais » – ou une formule (presque trop) simple – « puis vinrent des jours tristes et interminables » – suffisent à tout dire, admirablement.

Oppressant de langueur noire et de desespoir liquide, *Au commencement était la mer* est également une déploration du temps qui ne passe pas, de l'éternel retour, de la fin et du commencement toujours confondus. A la tragédie ponctuelle des hommes répond – « puis infini de la nature, recyclant les restes, régurgitant les morts. N'y résistent peut-être que la mémoire et la pensée, les perspectives lumineuses tracées par les rêves et les livres. Car ce roman est aussi un défi d'écriture lancé à l'éternité d'une violence animale et végétale qui recouvre tout comme au premier jour. Un défi fragile, le tombeau d'un homme parmi d'autres. Un livre d'une rare puissance. » ■

Nils C. Ahl



ALEX TELFER / GALLERYS STOCK

Le Pays de la cannelle

(El País de la Canela)

Au moment de la mort de son père parti accompagner Francisco Pizarro à l'assaut de Cuzco, un jeune adolescent apprend que sa mère n'est autre que sa nourrice indienne. Bouleversé et intrigué, il décide de tout quitter à la recherche de la mémoire de son père et de l'empire Inca entrain de vaciller. A son tour possédé par un rêve, celui de la quête plutôt que de la conquête, il traverse l'Amérique du Sud

d'ouest en est. Solide roman historique, porté par une narration puissante et lyrique, *Le Pays de la cannelle* est le deuxième texte traduit en français de William

poète, né en 1954. S'il s'agit de rendre la parole aux Indiens, le livre remet aussi en scène l'appetit de légendes et de fantasmes des Espagnols – rongés par la soif de l'or et de l'aventure. S'inscrivant dans un même ensemble romanesque que *Ursula* (Lattes, 2007), sa puissance évocatrice est incontournable. ■

Traduit de l'espagnol par Claude Blein, Lattes, 308 p., 20 €.

L'Oubli que nous serons

(El Olvido que seremos)

A la fois éloge d'un père trop bienveillant et évocation saisissante de la violence politique dans la Colombie des années

1970 et 1980, *L'Oubli que nous*

Borges) est un texte aussi autobiographique que sophistique.

Publié en 2006 en espagnol, il a beaucoup contribué à la reconnaissance d'Hector Abad, né en 1958, par ailleurs plusieurs fois récompensé pour cet ouvrage et pour d'autres. D'une délicatesse rare de sentiments et de littérature, le texte superpose le portrait d'une ville déchirée, Medellín, hantée par ses héros oubliés et abruti de sauvagerie, et la mémoire d'une famille traversée de culture, d'amour et de contradictions. Il s'agit de la meilleure introduction possible à l'œuvre d'un auteur important, aux talents multiples, dont on peut avoir par ailleurs un aperçu plus léger (quoique charmant) en lisant le *Traité culinaire à l'usage des femmes tristes* (JC Lattes). ■

Traduit de l'espagnol par Albert

Bible des pauvres

(Biblia de pobres)

de Juan Manuel Roca

Seul poète de la liste des « Belles Etrangères », Juan Manuel Roca, né à Medellín en 1946, est l'auteur d'une œuvre dense et riche, commencée dans les années 1970, et dont l'ultime recueil vient d'être traduit en français. Surgons sur-

réalistes, alternance de formes concentrées et plus épanouies, livres ou rythmique méticuleuse : les poèmes témoignent du talent de leur auteur, de sa maîtrise parfaite des genres et des modèles. L'édition étant bilingue, les hispanophones en goûteront même la saveur. Car en bouche, cela vaut largement le détour. ■

N. C. A.

Traduit de l'espagnol par François-Michel

Un Décaméron cruel signé

Santiago Gamba

Un écrivain colombien es invité à un congrès de bio graphes à Jérusalem. N'ayant jamais sacrifié à ce genre d'exercice, il se rend quand même sur place. Les autres participants ravis d'accueillir un auteur de fiction, racontent à la tribune d'incroyables histoires, qui sont parfois les leurs : des histoires de rédemption, de vengeance, d'amour d'exil... complètes, commentées et parfois illustrées dans les couloirs de l'Hôtel King David.

Le sixième roman de Santiago Gamba traduit en français s'inspire clairement de Boccace. Dans *Le Décaméron*, dix jeunes gens menés par la peste et réfugiés à la campagne décident, pour passer l'temps, que chacun d'eux raconter une histoire pendant dix jours... La peste, ici, est remplacée par la guerre, dans une ville assiégée.

L'écriture italienne de pommo Saba na Vedovelli fait une entrée éblouissante dans la salle d congrès. De quoi diable peut-il parler ? Les allusions littéraires abondent dans ce roman-fléau. L'aventure d'un Colombien revenant dans son pays pour se venger évoque naturellement le comte de Monte-Cristo. Mais c'est surtout l'histoire à tiroirs de José Maturation qui retient l'attention. Ex-força ex-drogué devenu pasteur évangélique, il raconte à la fois son itinéraire et celui de son gourou, l redoutable Walker de la Salle, fondateur d'une secte à Miami.

Nécropolis 1209
de Santiago Gamba

Traduit de l'espagnol (Colombie) par François Gaudry, Métailié, 450 p., 23 €

Santiago Gamba, 45 ans, grand voyageur, nous balade d'un continent à l'autre. Il brosse un mont cruel, sans crainte de faire long parfois trop long – et sans lésiner sur les descriptions. Sexe, argen alcool, drogue sont présents à haute dose. Dessèchens très durs, en prison par exemple, sont sauvés par une note d'humour. On rit ou on rit pas, en se demandant s'il était nécessaire de pousser la violence aussi loin.

Un drame va survenir dans chambre 1209. Suicide ou meurtre ? Tout s'emballe. Le canon tonne. On évacue les lieux en catastrophe. Le roman se termine curieusement dans une île. Et, cette fois c'est le lecteur qui se demande qu'il fait là. Au cours de cette débauche, on demande à l'un des biographes si son histoire est vraie. répond (mais la formule s'applique parfaitement au talentueux Santiago Gamba) : « Tout ce qui est bien raconté est vrai. » ■

Robert So

ÉCRIVAINS
les Editions Bénévent publient

de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :

Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél. 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com